

La Pensée maîtresse du Manifeste communiste

par

MAXIMILIEN RUBEL

(1948)



mis en ligne

en 2014 par

La Bataille socialiste

bataillesocialiste.wordpress.com

Article de Maximilien Rubel paru dans la *Revue socialiste*, N° 17-18, janvier/février 1948 (Numéro Spécial : Centenaire de 1848), texte également tiré en imprimé 19 pages chez M. Rivière.

Bien qu'un siècle nous sépare du Manifeste communiste, ce n'est que depuis quinze ans environ que nous avons à notre portée les matériaux susceptibles d'éclairer d'une manière définitive et les circonstances historiques de sa genèse et la place qu'il occupe dans l'œuvre de Marx et d'Engels.

En effet, alors que le marxisme — c'est-à-dire l'ensemble des courants idéologiques se réclamant de l'enseignement marxien — a fait naître une immense littérature apologétique, la marxologie — c'est-à-dire l'exploration scientifique, historico-critique de l'œuvre de Marx et d'Engels — n'a pu produire jusqu'ici qu'un nombre relativement réduit de travaux importants.

On comprendra aisément les raisons de cette situation paradoxale, si l'on considère que la recherche marxologique au sens propre du terme ne remonte guère qu'à une trentaine d'années et que les foyers principaux en furent l'Allemagne républicaine d'avant Hitler et la Russie révolutionnaire pré-stalinienne: c'est donc dans la période de 1917 à 1932 que se situe la moisson sinon abondante, du moins précieuse que représentent les travaux des D. Riazanov, G. Mayer, C. Grünberg, M. Nettleau, B. Nicolaevski, pour ne nommer que les marxologues les plus méritants.

Toutefois, si après plus de soixante ans de marxisme militant et "trionphant" il n'existe pas encore une édition complète des œuvres, écrits et lettres des fondateurs du socialisme scientifique — fait qui prouve, à lui seul, que la marxologie est loin d'avoir achevé sa tâche —, il faut se féliciter qu'en ce qui concerne leur activité théorique et politique durant la période antérieure à la publication du Manifeste communiste, la recherche marxologique se meuve aujourd'hui sur un terrain sûr, et cela grâce à [D. Riazanov](#). Celui-ci, avant de disparaître de son poste de directeur de l'Institut Marx-Engels de Moscou, a pu mettre au point l'édition historico-critique des écrits de jeunesse et de l'*Idéologie allemande* de Marx et d'Engels.

A la lumière des résultats obtenus par la récente recherche marxologique, on peut apprécier à leur juste valeur certaines des publications parues à l'occasion du cinquantenaire du Manifeste, comme par exemple les [Essais sur la conception matérialiste de l'histoire](#) d'Antonio Labriola ou l'[Introduction historique](#) de Ch. Andler. Si elles contiennent des erreurs, celles-ci ne sont devenues évidentes que depuis peu; par contre, elles sont à beaucoup d'égards encore très instructives, dans la mesure où les déductions faites par leurs auteurs — qui ne pouvaient que conjecturer ce que nous savons aujourd'hui — ont été confirmées par la suite. Ainsi, ce qui ne pouvait être que supposition chez Andler, lorsqu'il se livrait à une enquête sur les auteurs dont la pensée a fécondé celle de Marx, a reçu sa confirmation partielle, après la découverte des manuscrits économique-philosophiques et des cahiers d'extraits de Marx.

Dans le même ordre d'idées, il convient de citer, ne serait-ce qu'au titre de symptôme, le jugement porté sur l'activité théorique de Marx jusqu'à 1848, par un professeur d'université affirmant que l'auteur du *Capital* « n'a rien écrit qui touche à l'économie politique avant son Manifeste communiste de 1847 (sic) » et que « jusqu'à cette date il ignorait à peu près tout des questions économiques » (1). Quand même on ignorerait l'existence des nombreux écrits de Marx, datant de la période antérieure au Manifeste, un simple regard sur la *Misère de la Philosophie* parue en 1847 (et écrite en français !) suffirait pour se convaincre qu'il s'agit là d'un ouvrage sérieux de critique économique contenant de nombreuses citations d'économistes bien connus ou tirés de l'oubli par Marx. On y trouve non seulement la première ébauche d'une critique magistrale des théories de Ricardo, mais aussi une réfutation des adversaires de celui-ci, qui — comme Bray et Proudhon — préconisaient la réforme de la société sur la base de l'échange individuel de quantités égales de travail (2).

Quant à l'activité politique de Marx et d'Engels avant 1848, elle a également été beaucoup plus importante qu'on ne pouvait le supposer avant que les investigations de Riazanov n'eussent révélé le rôle de Marx comme initiateur des *comités de correspondance communistes* (3).

I. — Le problème de la paternité du Manifeste communiste

Il ressort des propres déclarations de Marx et d'Engels que le Manifeste du Parti communiste fut leur œuvre commune. Retraçant son activité littéraire jusqu'à la *Contribution à la Critique de l'économie politique* (1859), Marx parle en ces termes de sa collaboration avec Engels pendant son séjour à Bruxelles

(1845-1848) : « Des travaux épars que nous avons soumis au public à cette époque et dans lesquels nous avons exposé nos vues sur des questions diverses, je ne mentionnerai que le Manifeste du parti communiste, rédigé par Engels et moi en collaboration... » (4).

De son côté, Engels, dans son aperçu de l'histoire de la Ligue communiste, écrit en 1885 (5), à propos du deuxième Congrès que la ligue tint à Londres, fin novembre et commencement décembre 1847 : « Marx y assista et, dans des débats assez longs, ... défendit la nouvelle théorie. Toutes les objections et tous les points litigieux furent finalement résolus; les principes nouveaux furent adoptés à l'unanimité et l'on nous chargea, Marx et moi, de rédiger le *Manifeste*. Nous le fîmes sans retard aucun. Quelques semaines avant la révolution de février, nous expédiâmes le *Manifeste* à Londres, aux fins d'impression » (6).

De quelle nature fut cette collaboration ? On sait que pour la *Sainte Famille* (1844), pamphlet philosophique de plus de deux cents grandes pages Engels en écrivit à peine trois, sans que cela empêchât Marx de placer, sur la couverture, le nom de son ami avant le sien. Engels en fut lui-même surpris (7). Toutefois, dans le cas de *l'Idéologie allemande* (1845-46), chacun semble s'être réservé une cible particulière, sans que l'état incomplet et imparfait des manuscrits permette de préciser la part exacte que l'un ou l'autre eut dans la rédaction de l'ouvrage informe dont les meilleures pages sont celles où la théorie matérialiste de l'histoire est exposée pour la première fois et de la manière la plus complète, sans doute par Marx seul (8). Dans la préface qu'il écrivit en 1883 pour la deuxième édition allemande du Manifeste, Engels a pris soin de nous donner la clé de ce problème. Résumant avec une extrême concision « la pensée fondamentale et directrice du manifeste », — nous verrons plus loin comment le compagnon de Marx entend définir cette pensée — il déclare : « Cette pensée maîtresse appartient uniquement et exclusivement à Marx ».

Il est clair que par cette mise au point péremptoire, Engels a voulu établir une distinction nette entre sa contribution — qu'il considérait comme moins fondamentale — et celle de Marx qui avait fait œuvre géniale. Et Engels était en mesure de délimiter exactement l'importance de son apport dans l'élaboration des idées développées dans le Manifeste.

Cette délimitation nous pouvons la tenter aujourd'hui avec autant plus d'exactitude que nous connaissons le projet rédigé par Engels à la veille du congrès tenu par la Ligue communiste en novembre 1847. Il fut publié pour la première fois par Edouard Bernstein, en 1914, sous le titre : « Principes du Communisme » (9).

Précisons tout d'abord les circonstances dans lesquelles le projet d'Engels est né. A son congrès de juin 1847, auquel Engels avait assisté comme délégué du comité parisien, la Ligue des Justes — qui devait adopter en novembre de la même année le nom de Ligue des Communistes — avait discuté, entre autres, la question de la publication d'une "profession de foi" communiste, et les sections de la ligue avaient été invitées à présenter des projets au congrès suivant qui devait se prononcer sur l'adoption définitive de l'un d'entre eux. Encore avant le mois de septembre, le comité central de Londres avait envoyé aux sections du continent « un credo communiste succinct et facilement intelligible à tous ». (10) Un des membres de la section parisienne, Moses Hess — dont le nom est étroitement lié à l'histoire du communisme théorique allemand avant Marx et qui avait l'habitude du style catéchiste (11) — semble avoir été le premier à entreprendre le travail, ce qui ressort du récit circonstancié qu'Engels adressa à Marx, fin octobre 1847 de ses rencontres avec Louis Blanc et Flocon (12). Nous en détachons le passage qui nous intéresse ici :

« J'ai joué, ceci tout à fait entre nous — un tour infernal à Moïse (13). Comme de juste, il avait réussi à imposer une profession de foi délicieusement amendée. Or, vendredi dernier, je l'ai reprise à la section, point par point, mais je n'en étais pas encore arrivé à la moitié que tout le monde se déclarait satisfait. *Sans la moindre opposition* je me fis charger de rédiger un nouveau projet qui sera discuté à la section vendredi prochain et envoyé à Londres *à l'insu des Communes* (14). Naturellement, personne n'en doit rien savoir, sans quoi nous serons tous destitués et cela fera un scandale du diable ».

Deux semaines plus tard, Engels fut désigné par sa section comme délégué au congrès de Londres et le 24 novembre il écrivit à Marx pour lui fixer rendez-vous à Ostende où les deux amis devaient faire ensemble la traversée de la Manche. C'est dans cette lettre qu'Engels communiqua à Marx le schéma de son projet de credo communiste qu'il voulait soumettre à la discussion du congrès : « Réfléchis donc un peu à la profession de foi. Le mieux serait, à mon avis, d'abandonner la forme de catéchisme et de l'intituler :

Manifeste communiste. Comme il faut y parler plus ou moins d'histoire, la forme adoptée jusqu'ici ne convient pas du tout. J'apporterai le projet de la section parisienne, que j'ai fait. Il est purement narratif, mais fort mal rédigé, avec une terrible hâte. Je commence par la question : Qu'est-ce que le communisme ? et je passe immédiatement au prolétariat, — genèse historique, différence entre le prolétariat et les ouvriers d'autrefois, développement de l'antagonisme entre le prolétariat et la bourgeoisie, crises, conséquences. Toutes sortes de choses secondaires y sont mêlées, et à la fin je parle de la politique de parti des communistes, autant qu'on peut en parler publiquement. Le projet d'ici n'a pas encore été soumis, dans son entier, à l'approbation, mais je pense qu'à part quelques tout petits détails je le ferai passer pour qu'il n'y figure rien de contraire à nos idées ».

Il n'a pas été possible de savoir si Engels a présenté son projet au congrès de novembre-décembre. Marx l'en a-t-il dissuadé, après s'être convaincu qu'il s'agissait de mettre au monde un document d'une portée historique ? (15) Quoiqu'il en soit, nous savons qu'au congrès de Londres Marx prit l'engagement de rédiger le Manifeste communiste. Nous en avons la preuve par la lettre comminatoire que le comité central de Londres adressa le 26 janvier 1848 à la section de Bruxelles, et où il est dit : « Le Comité central charge par la présente le comité de la section de Bruxelles d'informer le citoyen Marx que si le Manifeste du Parti communiste dont il a pris sur lui la rédaction au dernier congrès n'est pas arrivé à Londres avant le mardi 1er février de l'année en cours, des mesures ultérieures seront prises contre lui. Au cas où le citoyen Marx ne rédigerait pas le Manifeste, le Comité central demande le renvoi immédiat de tous les documents qui lui ont été remis par le congrès » (16).

Si l'on pense que le deuxième congrès de Londres se termina le 8 décembre ; que Marx quitta Londres pour Bruxelles vers le 14 décembre ; qu'Engels le rejoignit à Bruxelles le 17 décembre et retourna à Paris vers le 24 décembre, on peut calculer que les deux amis n'avaient à leur disposition qu'une dizaine de jours pour faire un travail commun. Ce simple calcul permettrait à lui seul, s'il n'y avait pas d'autres raisons plus sérieuses, de prouver que la rédaction définitive du Manifeste est due au seul Marx qui s'est acquitté de sa tâche dans les quelques semaines entre son retour de Londres et la fin de janvier 1848. Pendant la même période, Marx a fait deux ou trois causeries - sur le travail salarié et le capital - au club ouvrier allemand, et une conférence en langue française sur la question du libre-échange devant l'Association Démocratique de Bruxelles (17).

De toutes ces considérations préliminaires il convient de tirer une seule conclusion : La rédaction définitive du Manifeste communiste fut exclusivement l'œuvre de Marx qui s'est inspiré — nous verrons dans quelle mesure — des "Principes du communisme" qu'Engels lui avait sans doute remis lors de leur séjour à Londres (18).

II. — Les « Principes du communisme » de F. Engels.

Extérieurement, le projet d'Engels se présente sous la forme d'un questionnaire comportant vingt-cinq points, dont trois seulement n'ont pas trouvé de réponse. Le manuscrit comprend 21 pages in-octavo. Le texte débute par les définitions du communisme et du prolétariat (19). Le communisme est défini comme la « théorie des conditions de l'affranchissement du prolétariat » ; celui-ci est la « classe sociale qui tire sa subsistance exclusivement de la vente de son travail et non du profit d'un capital quelconque ». Le prolétariat, dont le sort est lié aux caprices du marché du travail, à ses fluctuations et à ses crises, est la classe laborieuse de notre époque.

Suit un bref historique de l'origine du prolétariat (20). S'il y a toujours eu des ouvriers et des pauvres, il n'y a pas toujours eu des prolétaires, qui sont le produit de la révolution industrielle dont les débuts se situent en Angleterre et qui se répand progressivement dans tous les pays civilisés. Cette révolution industrielle fut la conséquence de toute une série d'inventions techniques, machine à vapeur, machine à filer, métier à tisser mécanique, etc. Toute l'industrie passait ainsi entre les mains des gros capitalistes, et le mode de production artisanal fit place au système de la fabrique qui transformait l'ancien artisan en un exécutant d'opérations parcellaires, simples et mécaniques. Ainsi les anciennes classes moyennes ont été ruinées et la stratification antagoniste de la société se poursuit inexorablement, mettant face à face deux nouvelles classes : les capitalistes, détenteurs des instruments de production, et les prolétaires, dépourvus de toute propriété, vivant de la vente de leur travail.

Comment se réalise cette vente du travail ? (21) « Le travail est une marchandise comme toute autre, et

son prix s'établit, par conséquent, selon les mêmes lois que celui de toute autre marchandise ». Sous le régime de la libre concurrence, qui est celui de la grande industrie, le prix des marchandises est en moyenne toujours égal au coût de leur production (22). Il s'ensuit que le coût de production du travail n'est autre que le coût des moyens de subsistance nécessaires pour faire vivre et travailler l'ouvrier, qui de ce fait, ne recevra en moyenne ni plus ni moins que ce minimum d'existence : c'est là, selon Engels, la « loi économique du salaire » dont le domaine d'action s'étendra à mesure que la grande industrie s'emparera de toutes les branches de la production.

Engels retrace ensuite l'histoire du travail dans l'antiquité et au moyen-âge (23). Le prolétaire moderne a une existence moins assurée que ne l'avait l'esclave antique et le serf médiéval, mais en tant que membre de la société bourgeoise, il appartient à un stade supérieur du développement de la société. L'esclave s'affranchit en devenant prolétaire, le serf se libère en devenant artisan, ou fermier libre, ou propriétaire. Le prolétaire ne peut s'affranchir qu'en supprimant la propriété privée elle-même, et par suite la concurrence et toutes les distinctions de classe.

Quelles furent les conséquences immédiates et ultérieures de cette révolution industrielle et de cette dichotomie sociale? (24) Tout d'abord, la destruction du système manufacturier, mi-artisanal non seulement dans les pays civilisés, mais encore dans les pays semi-barbares tels que l'Inde et la Chine. « La grande industrie a ainsi mis en contact tous les peuples de la terre, transformé tous les marchés locaux en un vaste marché mondial, préparé partout la civilisation et le progrès, et fait en sorte que tout ce qui arrive dans les pays civilisés doit nécessairement avoir des répercussions sur tous les autres pays. En conséquence, si maintenant les ouvriers se libèrent en Angleterre ou en France, cela doit entraîner des révolutions dans tous les autres pays, qui tôt ou tard auront pour résultat l'affranchissement des ouvriers de ces pays. »

Une autre conséquence du système industriel fut la conquête du pouvoir politique par la bourgeoisie et la disparition des classes jusque là dominantes. A la place de l'État féodal ou corporatif, la bourgeoisie mit l'État représentatif qui lui assurait des privilèges électoraux.

Enfin, parallèlement au développement de la bourgeoisie et du capital, le prolétariat et sa misère vont en augmentant, faisant entrevoir une nouvelle révolution sociale.

Une autre conséquence de la révolution industrielle, ce sont les crises commerciales (25). L'augmentation croissante de la production intensifie la concurrence, les produits surabondants ne trouvent pas d'acheteurs, les industriels font faillite et les ouvriers chôment. A des intervalles presque réguliers, tous les cinq ou sept ans approximativement, des crises éclatent et leur répétition met en danger non seulement tout le système existant, mais la civilisation dans son ensemble. Dès lors, on commence à comprendre la nécessité d'un nouveau régime social pour la venue duquel tous les moyens matériels sont enfin donnés. En effet, l'abolition du système de la propriété privée n'a pas été toujours possible (26). D'ailleurs, la propriété privée fut à elle-même le résultat d'une évolution historique dans laquelle le développement des forces productives a joué un rôle primordial. La division de la société en classes est étroitement liée à l'insuffisance des forces productives. Celles-ci ont maintenant atteint un degré de développement tel qu'elles brisent les cadres du régime bourgeois et rendent possible la création d'un ordre social nouveau, dans lequel l'association se substitue à la concurrence, l'utilisation collective des moyens de production à la propriété privée de ces moyens, la production suivant un plan commun à l'anarchie du mode de production bourgeois.

Quels seront le caractère et le processus de cette révolution (27). Les révolutions ne sont pas les produits arbitraires de la volonté humaine, des individus ou des classes. Il ne dépend donc pas des communistes que l'abolition de la propriété privée s'opère d'une manière pacifique ou violente. Au demeurant, la révolution prolétarienne ne pourra transformer d'un seul coup la société actuelle. Cette transformation sociale se fera progressivement, au fur et à mesure de l'accroissement des moyens de production. Mais ce n'est qu'après la conquête du pouvoir politique, conséquence de l'instauration du régime démocratique, que le prolétariat pourra réaliser un programme de mesures transitoires susceptibles d'assurer son existence et de préparer le terrain pour la suppression définitive de la propriété privée. Ces mesures auront pour but de limiter de plus en plus l'étendue du droit de propriété privée (impôts progressifs, expropriation progressive des propriétaires fonciers, industriels, etc.), de centraliser les grands moyens productifs et financiers entre les mains de l'État (nationalisation des moyens de transport, des usines, des

banques), de supprimer la concurrence des ouvriers (organisation du travail dans les domaines et entreprises nationalisés), travail obligatoire pour tous les membres de la société (constitution d'armées industrielles, particulièrement pour l'agriculture), intensification de l'exploitation des terres, éducation des enfants aux frais de la nation, méthodes d'éducation combinant l'instruction et le travail industriel, construction de grandes cités destinées à des communautés de citoyens travaillant simultanément dans l'industrie et dans l'agriculture et réunissant ainsi les avantages de la vie citadine à ceux de la vie rurale, droit d'héritage égal pour les enfants légitimes et non légitimes.

« Toutes ces mesures ne pourront naturellement pas être réalisées d'un seul coup. Mais l'une entraînera fatalement l'autre. Une fois accomplie la première atteinte radicale à la propriété privée, le prolétariat se verra obligé d'aller toujours de l'avant et de concentrer de plus en plus dans les mains de l'État tout le capital, toute l'agriculture, toute l'industrie, tous les moyens de transports, tout l'échange. C'est vers quoi tendent toutes ces mesures, et elles seront réalisables et développeront leurs effets centralisateurs au fur et à mesure de l'accroissement des forces productives du pays, réalisé par le travail du prolétariat. Enfin, quand tout le capital, toute la production et tous les échanges seront concentrés dans les mains de la nation, la propriété privée tombera d'elle-même, l'argent deviendra superflu, la production sera augmentée et les hommes seront transformés à tel point que les dernières formes de vie de l'ancienne société pourront également disparaître ».

Cette révolution ne pourra s'accomplir dans un seul pays. Dans tous les pays civilisés, le développement social s'est poursuivi plus ou moins au même rythme, les antagonismes sociaux s'y sont approfondis de plus en plus. « La révolution communiste, par conséquent, ne sera pas une révolution purement nationale, elle se produira en même temps dans tous les pays civilisés, c'est-à-dire tout au moins en Angleterre, en Amérique, en France et en Allemagne. Elle se développera dans chacun de ces pays, plus rapidement ou plus lentement, selon que l'un ou l'autre de ces pays possède une industrie plus développée, des ressources plus importantes, une masse plus considérable de forces productives. C'est pourquoi elle sera la plus lente et la plus difficile en Allemagne, la plus rapide et la plus facile en Angleterre. Elle exercera également sur tous les autres pays du globe une répercussion considérable, et transformera totalement ou accélérera énergiquement leur procès d'évolution. Elle est une révolution universelle et aura, par conséquent, un terrain universel ».

Dans les deux points suivants (28), Engels dessine les contours de la future société délivrée de la propriété privée. La prise en charge et l'administration par la société de toutes les forces productives conformément à un plan qui tient compte à la fois des moyens et des besoins de la société, feront disparaître les crises et la misère. Bien plus, tandis que dans la société actuelle la surproduction est une source de pénurie, dans la nouvelle société elle sera la source de nouveaux besoins, et de nouveaux moyens pour satisfaire ces besoins. Industrie et agriculture profiteront sans cesse des progrès de la technique et de la science et cet essor de la production générale sera suivi de la disparition des classes, les besoins de tous pouvant être amplement satisfaits. A l'origine de la division de la société en classes il y a la division du travail. Or la division du travail disparaîtra du fait que non seulement les moyens techniques se transforment constamment, mais aussi les hommes qui les mettent en mouvement.

« La production en commun ne peut s'effectuer par des hommes comme ceux d'aujourd'hui, dont chacun est soumis à une branche particulière de la production, enchaîné à elle, exploité par elle; dont chacun n'a développé qu'une seule de ses facultés, au dépens des autres, et ne connaît qu'une branche ou même qu'une partie d'une branche de la production totale. Déjà, l'industrie actuelle a de moins en moins besoin de tels hommes. L'industrie exercée en commun et suivant un plan par l'ensemble de la société, suppose des hommes dont les facultés sont développées dans tous les sens et qui sont en état de contrôler tout le système de la production. La division du travail, déjà minée par le machinisme, et qui fait de l'un un paysan et de l'autre un cordonnier, du troisième un ouvrier d'usine, du quatrième un spéculateur à la Bourse, disparaîtra donc complètement. L'éducation fera traverser rapidement aux jeunes gens tout le système de la production, et elle les mettra en état de passer successivement de l'une à l'autre des diverses branches de la production, suivant les besoins de la société ou leurs propres inclinations. Elle leur enlèvera, par conséquent, le caractère unilatéral que leur imprime l'actuelle division du travail. De cette manière, la société organisée sur la base communiste donnera à ses membres l'occasion d'exercer dans tous les sens leurs facultés universellement développées. Il en résulte nécessairement qu'en même temps disparaîtront les diverses classes, de sorte que la société communiste, d'une part, est incompatible avec

l'existence des classes, et, d'autre part, fournit elle-même les moyens de supprimer ces différences de classes ».

Un autre résultat important de la suppression de la propriété privée sera la disparition de l'opposition entre la ville et la campagne, de l'infériorité sociale de la femme par rapport à l'homme, de la prostitution, de la communauté des femmes qui caractérise la société actuelle, de l'actuel mode d'éducation des enfants.

Les deux derniers points du projet d'Engels traitent des soi-disant socialistes et de la position des communistes vis-à-vis des autres partis politiques (29). Engels distingue trois sortes de pseudo-socialistes : les socialistes réactionnaires, les socialistes bourgeois et les socialistes démocratiques. Les premiers voudraient éviter les maux de la société actuelle par le retour à la société féodale et patriarcale ; les seconds proposent des réformes grandioses ou charitables pour guérir ces maux, tout en maintenant intacte la société qui les engendre ; les troisièmes, ignorant les conditions de l'affranchissement du prolétariat auquel ils appartiennent, considèrent les mesures transitoires préconisées par les communistes comme moyen de supprimer la misère actuelle. Une entente entre les communistes et cette dernière catégorie de socialistes est toutefois possible.

En ce qui concerne la position des communistes à l'égard des autres partis politiques existants, elle varie selon les différents pays. Dans les pays où la bourgeoisie est déjà solidement installée au pouvoir (en Angleterre, France, Belgique, par exemple), les communistes font campagne commune avec les partis démocratiques qui défendent les intérêts du prolétariat. Ainsi en Angleterre les communistes devront s'allier aux chartistes, et en Amérique aux réformateurs agrariens, afin de mener la lutte ensemble contre la bourgeoisie. En Allemagne, cependant, où la bourgeoisie lutte encore contre la monarchie absolutiste, les communistes aideront la classe bourgeoise à conquérir le pouvoir, ce qui entraînera pour eux des avantages certains, particulièrement la propagande de leurs idées, et partant « la constitution du prolétariat en une classe fermement unie, prête à la lutte et bien organisée ». L'absolutisme une fois abattu, la véritable lutte entre la bourgeoisie et le prolétariat commencera et la politique de parti des communistes prendra les mêmes formes que dans les pays où la bourgeoisie exerce déjà le pouvoir.

Tels sont, exposés dans leurs grandes lignes, les *Principes du communisme* que F. Engels rédigea hâtivement en octobre 1847, et qu'on peut retrouver, entièrement refondus et vivifiés par le génie titanique de Marx, dans le *Manifeste communiste* de février 1848. Si, néanmoins, Engels a tenu à rappeler avec insistance que la pensée fondamentale du Manifeste avait pour seul auteur Marx, c'est qu'il savait que son propre projet n'était entré que pour la moindre part — un cinquième environ — dans la géniale construction de son ami.

III. La théorie éthico-matérialiste de l'histoire.

Quelle est cette "pensée fondamentale et directrice" du Manifeste, selon Engels ? Ce dernier l'a résumée sous la forme de quelques thèses, en tête de l'édition allemande du Manifeste, dans la préface écrite un an après la mort de Marx :

« La production économique et la structure sociale qui en découle nécessairement à chaque époque historique forment (30) la base de l'histoire politique et intellectuelle de cette époque. Il s'ensuit que (depuis la dissolution de la commune agraire primitive) toute l'histoire a été l'histoire de luttes de classes, de luttes entre classes exploitées et classes exploiteuses, entre classes dominées et classes dominantes, aux différents stades de l'évolution sociale. Mais cette lutte en est arrivée aujourd'hui à une phase où la classe exploitée et opprimée (le prolétariat) ne peut plus se libérer de la classe qui l'exploite et l'opprime (la bourgeoisie), sans affranchir en même temps et pour toujours la société tout entière de l'exploitation, de l'oppression et des luttes de classes ».

Engels précise, dans une note, que c'était dans ces termes que Marx lui avait exposé, au printemps 1845, la théorie matérialiste de l'histoire (31).

Il est certain que toutes ces idées qui, d'après Engels constituent dans leur ensemble le contenu essentiel de la conception matérialiste de l'histoire, se retrouvent, bien qu'énoncées plus succinctement, dans le Manifeste communiste. D'ailleurs, Marx a lui-même pris soin de raconter comment, dès 1844, ses recherches entreprises à l'occasion d'une révision critique de la Philosophie du droit de Hegel, l'avaient amené à concevoir une nouvelle théorie de l'histoire, en partant du principe qu'il fallait chercher

l'anatomie de la société bourgeoise dans son économie politique. Cette indication donnée par Marx en 1859 (32) sur la nature et le résultat de ses recherches de 1844, nous paraît avoir une importance d'autant plus décisive qu'elle *bouleverse jusque dans leurs fondements les conceptions et interprétations que les diverses écoles marxistes ont pu formuler à propos du matérialisme historique, étant donné que ces formulations ont dû nécessairement ignorer les écrits marxistes de 1844, 1845 et 1846, restés inédits jusque vers 1927-1932.*

Jusqu'alors, la conception matérialiste de l'histoire ne pouvait être dégagée que d'un nombre restreint de textes artificiellement tirés des divers ouvrages et écrits de Marx et Engels, si l'on excepte les cinquante lignes de la *Préface* de 1859, lesquelles, pendant une cinquantaine d'années, ont dû fournir leur maigre substance à une véritable Babel d'interprétations, commentaires, exégèses et hypothèses. On ne pouvait pas savoir que les *Thèses sur Feuerbach*, écrites en 1845 et publiées en 1889 (par Engels), étaient le résumé magistral, sous une forme aphoristique, de l'énorme *Idéologie allemande* écrite en 1845-46 et abandonnée par leurs auteurs à la « critique rongeuse des souris », faute d'éditeur (33). Quant à la lettre de Marx à Annenkov datée de fin 1846, et que son destinataire ne rendit publique qu'en 1912 (34), on pouvait en retrouver la trame dans la [Misère de la Philosophie](#), publiée en 1847.

En tenant compte de cet état de choses, on peut aisément comprendre pourquoi presque tous les jugements émis pendant si longtemps au sujet de la véritable portée de la théorie matérialiste de l'histoire ont abouti à la même conclusion, encore aujourd'hui généralement répandue et acceptée comme définitive: le matérialisme historique, c'est essentiellement une méthode d'investigation à l'usage de l'historien, du sociologue ou de l'économiste. N'avait-on pas la meilleure démonstration de cette thèse dans l'exemple de Marx lui-même, qui avait « appliqué » sa propre méthode dans des écrits comme [Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte](#), *Les Luttes de classes en France* et surtout dans *Le Capital*, où l'aspect dialectique de la méthode du matérialisme historique est particulièrement mis en lumière ?

Les rectifications et les avertissements formulés par Engels, après la mort de Marx, pour aider ses jeunes disciples à saisir la vraie signification de la conception matérialiste de l'histoire étaient loin de pouvoir fournir la clef du problème et dissiper les malentendus et exagérations que le marxisme naissant risquait d'accumuler par sa tendance à dogmatiser les idées du maître (35). Et c'est ainsi que, au lendemain de la disparition d'Engels, la "querelle de Marx" commença son orageuse carrière dont on ne peut encore prévoir la fin.

Ce *Streit um Marx* apparaît aujourd'hui, rétrospectivement, comme un phénomène d'autant plus naturel que *l'oeuvre de Marx se présente en grande sinon en majeure partie comme une oeuvre posthume dont on commence seulement à percevoir et à mesurer toute l'ampleur* (36).

On ne saurait, sans répéter et multiplier les erreurs passées, négliger ce fait, aujourd'hui patent, lorsqu'on s'efforce de scruter les divers aspects de ce qu'on appelle, depuis Engels, — Marx n'employait pas ce terme équivoque — le « matérialisme historique ». C'est uniquement en saisissant l'inspiration et l'orientation fondamentales de l'ensemble de l'oeuvre de Marx qu'on sera en mesure de se faire une idée exacte de ce qui, dans la conception matérialiste de l'histoire et sans en altérer le caractère de théorie TOTALE, peut, à juste titre, en être dégagé pour fournir les éléments d'une méthode scientifique d'exploration du champ total de l'évolution historique des sociétés humaines.

C'est Marx lui-même qui, dans un document dont aucune variante du marxisme n'a encore compris toute l'importance, a pris la peine d'esquisser les grands traits d'une méthode rationnelle de sociologie. Écrit en 1857 pour servir d'introduction à sa *Critique de l'Economie politique*, il fut mis de côté par son auteur soucieux de ne pas dérouter son lecteur par des anticipations sur des résultats qui restaient à prouver. Publiée en 1903 par Kautsky, l'[Introduction](#) de 1857 constitue avec la Postface à la 2e édition du *Capital* de 1873 l'exposé le plus clair de cette dialectique rationnelle que Marx se vantait d'avoir découvert derrière le voile mystificateur de la dialectique hégélienne.

Nous n'avons pas, ici, pour tâche de développer ce thème. Pour notre sujet, il suffit de souligner que *l'exposé de la méthode dialectique marxienne est non seulement chronologiquement, mais encore génétiquement postérieur à la formulation de la théorie matérialiste de l'histoire.*

Si donc Engels identifie la pensée maîtresse du Manifeste communiste à cette théorie dont il définit, comme nous l'avons vu, les données essentielles, sans faire la moindre allusion à des problèmes de

méthodologie quelqu'ils soient, si, par ailleurs, il tient à englober dans ces données non seulement le déterminisme économique et les luttes de classes en tant que facteurs constants de l'histoire *devenue*, mais encore les postulats d'une détermination consciente de l'histoire *en devenir*, c'est qu'il reconnaît avec juste raison la structure *ambivalente* de la conception marxienne de l'histoire. Le Manifeste communiste, composé un an environ après les *Thèses sur Feuerbach* — quintessence de l'éthique marxienne, — révèle mieux que n'importe quel autre écrit de Marx cette ambivalence structurelle de ce qu'Engels a baptisé improprement le « matérialisme historique ».

En vérité, toute l'originalité de la pensée marxienne — originalité dont le Manifeste est l'expression la plus vigoureuse — réside dans la substitution aux doctrines ou systèmes idéologiques (religieux, philosophiques, économiques ou politiques) que Marx avait rencontrés, d'un *enseignement total* dont la structure intime se caractérise par une synthèse parfaite de jugements rationnels et de jugements de valeur, de science et d'éthique.

Si ce caractère de l'enseignement de Marx est moins apparent dans ses écrits postérieurs au Manifeste que dans ses travaux dits "de jeunesse" — qui témoignent de l'incomparable précocité de son génie — il n'en reste pas moins le trait fondamental de toute son œuvre "mûre" et notamment du *Capital*, qui est autant une critique scientifiquement fondée de l'Économie politique — comme l'indique son sous-titre — qu'un monument éthique élevé à la souffrance imméritée des classes laborieuses modernes.

Ce sont indéniablement ces écrits « de jeunesse » que Marx eut en vue, lorsque, dix ans après la publication du Manifeste, il dressa le bilan de ses recherches faites durant les années 1843-1847, aux bibliothèques de Paris et de Bruxelles, recherches qui — on ne saurait le répéter assez — l'avaient conduit à rejeter Hegel et à se séparer de ses épigones, et à jeter les bases d'une nouvelle conception de l'histoire dont il voulait qu'elle fût à la fois une théorie interprétative du processus historique et un instrument éthique de la création historique, et dont il empruntait les éléments constitutifs chez Hegel comme chez Vico et Montesquieu, chez Feuerbach comme chez Helvetius et Holbach, chez Spinoza comme chez Bentham et Locke.

En abordant la critique de l'économie politique, Marx a amplement fait usage des critères éthiques nécessairement impliqués dans cette vision nouvellement construite de l'évolution historique. On n'a qu'à se rapporter aux notations qu'il a faites dès 1844, au cours de ses lectures des grands économistes, à ses *Manuscrits économique-philosophiques* de la même période, et même à l'*Idéologie allemande*, pour constater comment Marx, insatisfait des travaux critiques d'un Bray ou d'un Proudhon, envisageait de formuler sa propre position théorique en abandonnant le cadre même de l'économie politique et en choisissant ses critères critiques parmi les valeurs d'un régime socialiste imaginaire, d'un état futur de non-aliénation de l'homme (37). Le fait que Marx ait considéré rétrospectivement les écrits inédits de cette période comme une *Selbstverständigung*, c'est-à-dire une sorte de tentative de se mettre en règle avec sa conscience philosophique, ne doit pas faire oublier que ce n'est pas de bon gré qu'il a renoncé à les publier, mais qu'il lui était difficile de trouver un éditeur. Certes, ses scrupules d'auteur et de scrutateur l'empêchaient de faire imprimer des travaux dont il n'avait pas la conviction qu'ils étaient définitifs : Ce fut le cas précisément de ses premiers manuscrits économiques dont il disait, dans un avant-propos, que les résultats en avaient été acquis « grâce à une analyse purement empirique, fondée sur une étude critique consciencieuse de l'économie politique ». Ce travail a fait l'objet d'un contrat que Marx avait signé dès février 1845 avec un éditeur allemand qui, après un an de vaine attente, rompit ses engagements (38).

C'est dire que Marx considérait vraisemblablement cette ébauche critique comme suffisante, parce qu'il croyait alors à un effondrement proche du capitalisme dans les pays où l'industrie avait atteint un degré relativement élevé de développement, - notamment en Angleterre, - et à l'arrivée proche de la société socialiste. Indubitablement, ce fut cette erreur de perspective — aussitôt démontrée par l'échec des mouvements révolutionnaires de 1848 — qui l'amena à se consacrer désormais à de vastes études économiques, sur le « lieu classique » du mode de production capitaliste: l'Angleterre. Car il ne s'agissait plus de prédire la fatalité de la chute du régime capitaliste — ce que Sismondi avait fait avant Marx — mais de découvrir la « loi naturelle » de ce mouvement vers la catastrophe, autrement dit de formuler *more geometrico* « la loi économique du mouvement de la société moderne » (39).

L'effondrement du capitalisme est prédit dans le Manifeste communiste aussi catégoriquement que le triomphe du socialisme. Mais, ainsi que les développements précédents le suggèrent, ces deux

inéluçtabilités ne sont pas du même ordre. En effet tandis que l'effondrement du capitalisme repose sur une nécessité économique inhérente au système, la montée du socialisme se fonde sur un postulat éthique: l'autoémancipation du prolétariat.

Le Manifeste communiste n'est rien d'autre que cet appel au socialisme en regard de l'inéluçtable déchéance du mode capitaliste de production et de la société qu'il implique. Le fait même que Marx ait lancé ce message, et la forme qu'il lui a donnée prouvent qu'il ne concevait pas le socialisme comme l'aboutissement fatal de l'économie bourgeoise. En dehors de cette prise de conscience totale, passionnelle et active, par la classe des opprimés, il n'est pas de salut socialiste, — mais certainement la chute dans une nouvelle barbarie, nouvelle forme de la préhistoire humaine (40).

Ainsi donc, l'avènement du socialisme requiert simultanément un certain développement — que Marx qualifie de « total » — des forces productives et la transformation parallèle, l'épanouissement universel des facultés du travailleur dans et par le mouvement même de son autoémancipation révolutionnaire.

Conclusion

Il n'y a rien de surprenant à ce que le Manifeste communiste soit aujourd'hui plus actuel qu'il ne le fut il y a cent ans, au moment de sa publication. Les perspectives tracées par ses auteurs étaient valables pour une phase avancée du développement industriel, et nous savons maintenant que depuis la disparition de Marx et d'Engels il s'est accompli ce qu'on appelle non sans raison la *seconde révolution industrielle*, entraînant des changements profonds aussi bien dans la structure économique que dans l'organisation politique des États. La concentration croissante du pouvoir économique et du pouvoir politique entre les mains de l'État, — phénomène que Marx a prédit avec un savoir quasi mathématique, — le rôle toujours plus important que les organes représentatifs des classes laborieuses jouent dans ce procès de la pénétration progressive de la puissance économique dans l'appareil étatique, tous ces faits ont pu pendant certaines périodes stimuler l'optimisme dans les rangs des théoriciens marxistes qui voyaient se confirmer les thèses établies par Marx dans son élaboration de la *théorie du mode de production capitaliste*. Mais ces optimistes ont confondu et continuent à confondre la *loi économique du mouvement de la société capitaliste* énoncée par Marx, avec le *postulat éthique de la transformation psychique* des travailleurs, proclamé par le même Marx comme la condition nécessaire de la révolution socialiste.

Ainsi l'optimisme marxiste repose sur une incompréhension totale de cette conception éthico-matérialiste de l'histoire, qui a trouvé en Marx son théoricien le plus génial et qui constitue l'idée maîtresse du Manifeste communiste. Quand même Marx et Engels n'auraient pas expressément déclaré en 1872 que le programme des nationalisations et étatisations formulé dans le Manifeste — programme dont il ne faut pas oublier qu'il fut principalement l'œuvre d'Engels — avait besoin d'être révisé, notamment après l'expérience de la Commune ; quand même Marx n'aurait pas formellement condamné le socialisme d'État, dont Ferdinand Lassalle s'était fait le champion en Allemagne, nous savons maintenant que la pensée marxienne sur l'État avait dès 1845 atteint son état d'achèvement, après s'être libérée de l'emprise de la philosophie politique de Hegel. Cette pensée se trouve condensée dans la phrase finale du manuscrit sur Feuerbach, qui forme la première partie de *l'Idéologie allemande* : « Pour faire valoir leur personnalité, les prolétaires doivent anéantir leur propre condition d'existence, — qui est aussi celle de toute l'ancienne société, — le Travail. Ils se trouvent donc par là-même en opposition directe avec la forme dans laquelle les individus de la société ont jusqu'ici manifesté leur personnalité : l'État. Ils doivent abolir l'État, afin d'affirmer leur personnalité ».

« Là où finit l'État, là seulement commence l'homme qui n'est pas superflu » — tel fut le chant qui retentit de la bouche de Nietzsche, l'année même où mourut Marx.

Marx nous a fourni l'instrument scientifique pour saisir le processus d'évolution qui, en l'absence de l'action socialiste, mène inéluçtablement de la société libérale à la société totalitaire. Le socialisme n'est pas qu'un problème d'analyse et de dialectique. Sa réalisation ne dépend pas non plus du seul développement des forces matérielles.

Engels lui-même a tranché ce problème pour les générations à venir, en écrivant:

« Marx, pour le triomphe des principes du Manifeste, se fiait exclusivement au développement intellectuel de la classe ouvrière, tel qu'il devait nécessairement résulter de l'action commune et de la

discussion. »

Notes:

(1) Cf. Daniel Villey, *Petite Histoire des grandes doctrines économiques*, p. 191. Cette affirmation a été répétée par Jean Lacroix écrivant que «le premier écrit de Marx qui traite d'économie politique » fut le Manifeste. (Cf. *Le Monde*, 11-7-47).

(2) Voici la liste des auteurs cités par Marx dans l'Anti-Proudhon : Sismondi, Lauderdale, Ricardo, Anderson, Storch, A. Smith, Boisguillebert, Atkinson, Hodgskin, W. Thompson, Edmonds, Bray, J. St. Mill, Tooke, Cooper, Sadler, de Villeneuve-Bargemont, Lemontey, Ferguson, Babbage, Ure, Rossi, Petty, J. Stuart, Cherbuliez. On retrouve presque tous ces noms dans le *Capital*.

(3) Cf. D. RIAZANOV, *Introduction historique au M.c.*, A. Costes, éd., Paris 1934.

(4) C'est également au cours de cette période que furent composés les quatre ou cinq manuscrits qui forment l'*Idéologie allemande*.

(5) Cf. Karl MARX, *Révélation sur le procès des communistes à Cologne*. Introduction: Quelques mots sur l'histoire de la Ligue des Communistes, par Frédéric Engels, 1885. (Trad. J. Molitor, A. Costes, éd.).

(6) o. c.

(7) Cf. lettre d'Engels à Marx du 20 janv. 1845.

(8) V.G. Mater, *Friedrich Engels, Une biographie*, I, p. 241. (En allem.).

(9) Il en existe une version française par M. Ollivier. (Bureau d'Editions, Paris, s. d.). Par contre, le *Projet d'une Profession de foi Communiste* figurant parmi les annexes ajoutés par J. Molitor à sa traduction du Manifeste (A. Costes, éd.) n'a rien de commun avec le projet de F. Engels, excepté les questions. J. Molitor n'indique pas la source d'où il a tiré les réponses.

(10) Ce qui ressort de l'appel publié par la *Kommunistische Zeitschrift* paru à Londres en septembre 1847, à l'initiative des membres londoniens de la Ligue communiste. Riazanov y voit le « premier journal ouvrier marxiste ». Un seul numéro en a paru. V. annexe II du Manifeste communiste, A. Costes, éd. pp. 135-182.

(11) V. Moses Hess et la Gauche hégélienne, par A. Cornu, Paris, 1934.

(12) Au cours des derniers mois de 1847 et au début de 1848, Marx et Engels vécurent séparés, l'un à Bruxelles, l'autre à Paris.

(13) Moses Hess.

(14) La ligue était organisée en sections (Kreise) et en communes (Gemeinden). Chaque section comprenait au minimum deux et au maximum dix communes.

(15) Cf. Préface au M. c., 1872, signée par Marx et Engels.

(16) La lettre du Comité central a été retrouvée par Riazanov qui l'a remise à Frantz Mehring. On peut en voir le fac-similé dans F. Mehring, *Karl Marx, Geschichte seines Lebens*, 5-e éd., 1933, p. 171.

(17) De ses causeries faites au club ouvrier, Marx a tiré la matière de ses articles parus en avril 1849 dans la *Neue Rheinische Zeitung* et publiés plus tard comme brochure sous le titre "Travail salarié et Capital". Le "Discours sur la question du libre échange" fut imprimé aux frais de l'Association Démocratique, Bruxelles, 1848.

(18) F. Mehring s'exprime ainsi sur l'étendue de la collaboration des deux amis : « Pour autant que le style permet de juger, Marx a eu la plus grande part dans l'élaboration de la forme définitive, bien qu'Engels, comme le montre son projet ne lui fût pas inférieur, quant au niveau de ses connaissances. Il doit être considéré, au même titre que Marx, comme co-auteur du Manifeste. »

(19) Questions 1 et 2.

(20) Questions 3 et 4.

(21) Question 5.

(22) On voit combien Engels était alors encore loin de s'être assimilé la critique des théories ricardiennes formulée par Marx dans ses premiers écrits économiques.

(23) Questions 6, 7, 8 et 9, la question 9 (« par quoi le prolétaire se distingue-t-il de l'artisan ») étant restée sans réponse.

(24) Question 11.

(25) Questions 12 et 13.

(26) Questions 14 et 15.

(27) Questions 16, 17, 18 et 19.

(28) Questions 20 et 21.

(29) Questions 24 et 25. En face des questions 22 (« Comment l'organisation communiste se comportera-t-elle vis-à-vis des nationalités existantes ? ») et 23 (« Comment se comportera-t-elle vis-à-vis des religions existantes »), Engels a noté : « peut rester ». Cette remarque se rapporte vraisemblablement soit au projet (non retrouvé) du Comité central, soit à celui de Moses Hess dont il a été question plus haut.

(30) Engels emploie le verbe au singulier (« bildet »), mais ce n'est peut-être pas là un simple solécisme, les deux sujets de la phrase voulant signifier l'*infra-structure* de la société.

(31) De même, on lit dans l'Introduction d'Engels aux *Révélations...* de Marx: « Lorsqu'en été 1844 j'allai voir Marx à Paris, nous constatâmes notre complet accord dans toutes les questions théoriques, et c'est de cette époque que date notre collaboration. Quand nous nous retrouvâmes à Bruxelles, au printemps 1845, Marx avait déjà... construit, dans les grandes lignes sa théorie matérialiste de l'histoire, et nous nous mîmes à développer par le détail et dans les directions les plus diverses notre nouvelle conception ».

(32) V. Préface à la *Contribution à une Critique de l'Economie politique*.

(33) Lorsque F. Engels, en 1888, se mit à rechercher et à regarder le manuscrit de l'*Idéologie allemande* afin d'y puiser des éléments pour son essai sur Feuerbach, il n'y trouva plus rien qui lui eût semblé digne d'être publié, sans excepter la partie exposant la conception matérialiste de l'histoire. La lecture de ce chapitre, publié par Riazanov dans les *Archives Marx-Engels I* (1926) montre à quel point Engels était mal inspiré lorsqu'il rejeta le vieux manuscrit pour laisser les souris continuer leur œuvre...

(34) En russe. En 1913, la lettre parut en français et en allemand.

(35) V. les lettres d'Engels à C. Schmidt, J. Bloch et F. Mehring. C'est devant ce dernier qu'Engels a fait son mea culpa, avouant avoir été « complice » dans la déformation de la théorie marxienne. A ce sujet, nous ne saurions assez recommander la lecture du livre de R. Mondolfo, *Le Matérialisme historique* (Giard, éd., 1917).

(36) Le cadre de cet essai ne nous permet pas de développer ce thème qui fera l'objet d'une étude ultérieure.

(37) V. mon article sur « Marx lecteur » et ma traduction de « Travail aliéné » de Marx dans *La Revue socialiste* de novembre 1946 et février 1947.

(38) Ce fut Leske, éditeur à Darmstadt. En janvier et février 1845, Engels harcelait son compagnon pour qu'il achevât son "livre économique-politique" et en annonça la prochaine publication dans *The New Moral World* dont il était le correspondant pour l'Europe. Dans sa lettre à Annenkov (déc. 1846), Marx regrette de ne pouvoir lui envoyer son « livre sur l'économie politique », n'ayant pu le faire imprimer.

(39) Préface à la 1^o édition du *Capital*. Une anticipation d'une des principales idées développées dans cet ouvrage se trouve dans le manuscrit inachevé et inédit de 1846, sur le « Travail salarié », où Marx énonce la « loi générale » de la composition organique du capital.

(40) Un exemple typique de la négligence systématique du facteur humain dans le devenir du socialisme nous est fourni par Hendryk Grossmann (« La loi de l'accumulation et de l'effondrement du système capitaliste »). Cet auteur considère la théorie scientifique de l'effondrement capitaliste comme une preuve suffisante de l'inévitabilité du socialisme. On lira avec profit la brochure de Tomori, *Qui succédera au Capitalisme ?* (Collection Spartacus). L'auteur y pose le problème, ce qui est déjà beaucoup. Les autres ne

le *voient* même pas...